

regles généralement admises aujourd'hui par les hommes sages, et surtout être bien aérées et ventilées. Ces conditions, qui paraissent assez compliquées au premier abord, sont très-difficiles à remplir, surtout quand on bâtit à neuf; il suffit ordinairement pour cela d'un peu de bonne volonté. Il faut vouloir, sortir de la vieille routine, suivre jusqu'à ce jour au détriment de la santé des animaux, et repousser au loin les préjugés absurdes qui sont encore si chez tant de cultivateurs.

Lorsqu'on est tenu de se servir d'anciens bâtiments, primitivement mal construits et mal disposés, on doit y apporter, dans la mesure entière du possible, les améliorations voulues pour approcher le plus de la perfection. En agissant de la sorte, bien des locaux, aujourd'hui reconnus insalubres, pourraient, après les changements opérés, convenir très-bien, et ne laisser que bien peu à désirer, pour avoir toutes les qualités d'une écurie neuve.

Désinfection des écuries, effet de ventilation, cas de maladie épizootique

Désinfection des écuries.—Quand une écurie a servi d'habitation à des animaux malades, il est toujours prudent de n'y introduire et de n'y loger d'autres chevaux qu'après avoir assaini le local, c'est-à-dire y avoir détruit ou chassé les miasmes et les vapeurs dangereuses qui peuvent encore y séjourner longtemps après, même après plusieurs années. Ce qui n'est que mesure de précaution dans le cas de maladie ordinaire, devient mesure d'impérieuse nécessité lorsque l'affection qui a régné est contagieuse. La désinfection n'est que la mise en pratique des moyens préconisés pour atteindre ce but. On pousse la désinfection plus ou moins loin, suivant :

- Qu'elle ne se propage pas ordinairement à autrui ;
- Qu'elle est simplement épizootique ;
- Qu'elle est peu contagieuse ou soupçonnée telle ;
- Qu'elle est contagieuse sans contraste.

Effet de la ventilation.—Dans le premier cas, une ventilation vigoureuse pendant quelque temps, suivie d'un lavage et d'un nettoyage général à l'eau claire, avec blanchiment des murs à la chaux, arrosement du local et de la mangeoire, et des râteliers avec l'eau un peu chlorurée, suffit amplement. Pour cet arrosement, on mélangera, par exemple, une livre de chlorure de chaux avec 50 à 60 pintes d'eau.

Cas de maladie épizootique.—En cas de maladie épizootique, bien qu'elle ne soit pas contagieuse à proprement parler, il faut toujours la considérer comme telle. Outre les précautions à prendre que nous venons d'indiquer, il est ici encore nécessaire de répandre du chlorure de chaux solide parmi le pavement et de laver les mangeoires, les râteliers, les chaînes d'attache, les licous et autres ustensiles d'écurie avec du chlorure de chaux liquide. — *Sud-Est.*

Rigoles de champs perfectionnées

Dans les temps pluvieux, un des devoirs d'un cultivateur intelligent est de visiter les rigoles de ses champs, afin qu'ils "égouttent" et que l'eau ne couve point dans les sillons.

Or, l'automne dernier, dans un petit voyage que je faisais, je me disais en examinant les rigoles de quelques champs : Voici un travail bien fait, cependant il y a quelque chose à redire.

Je vous fais, cher lecteur, juge de fait : l'eau qui s'écoule ainsi débarrasse le champ d'un excès d'humidité, c'est convenu ; mais cet écoulement n'a-t-il point lieu aux dépens de la fertilité du champ ? Tel était le sujet de mes réflexions.

Evidemment, cette eau qui s'écoule est chargée, outre les parties très-fines de terre qu'elle emporte, d'une partie de la fertilité de nos champs, quelque petite qu'elle soit. Comme par le temps qui court, nous devons ne rien perdre et tirer parti de tout, il serait bon, je crois, de conseiller à nos cultivateurs de creuser de place en place dans leurs rigoles de petits bassins un peu plus profonds, que leur niveau, dans lesquels l'eau se déchargerait d'une partie des sédiments qu'elle emporte, avant d'aller grossir le ravin voisin. C'est là, peut-être, un conseil peu important, mais apprenons à ne rien négliger. — L. S. De Bois.

Deux bons exemples pour les soins à donner aux fumiers

La diette de fourrages ne permettent pas par fois de produire assez de fumier pour les semailles, c'est alors une occasion, plus que jamais, de rappeler aux cultivateurs, les soins qu'ils devraient savoir donner à leurs engrais produits dans les fermes. Parmi les cultivateurs, plus des trois quarts perdent encore le purin, cette substance la plus nutritive pour les plantes. Ils agissent comme ferait un épicié qui mettrait à la pluie son sel et son sucre. Ils sèment des pièces de cinquante centins dans les fossés des chemins.

Que faudrait-il donc faire pour conserver le purin ? Tout simplement comme un fermier de mon voisinage, M. J.-M. Nallet. Cet intelligent cultivateur, aidé de ses domestiques, a creusé quatre fossés à purin, les a établis en bonne marche et dans les meilleures conditions de commodité et de bon marché. Quand l'un des fossés est plein, il le vide avec un tonneau spécial monté sur deux roues, et il répand le précieux liquide sur ses prairies ou sur ses champs. Aussi, il fait voir comme il y a de belles récoltes et du fourrage en abondance. Il semble que l'on devrait imiter son exemple. On voit passer le tonneau plein traîné par deux bœufs ; il répand naturellement une certaine odeur qui monte au nez ; alors on en parle un peu, mais c'est tout. Dans les communes voisines, je vois encore le purin se déverser dans les cours et dans les chemins. Inutile de dire aux cultivateurs qu'ils perdent ainsi le meilleur de leur fumier. "On a toujours fait comme cela, répondent-ils, et on a bien vécu. Pourquoi changer les habitudes transmises par les anciens ?" Hé ! mes braves gens, il faut changer pour faire mieux. Essayez plutôt, et vous verrez. Regardez les cultivateurs qui soignent leurs engrais, ils ont de belles récoltes, de belles bêtes à cornes, ils font leurs affaires, ils achètent du bien, ils s'enrichissent. C'est là une vérité qui saute aux yeux de quiconque se donne la peine d'observer.

Puisque j'en suis sur le chapitre du fumier, il faut que je rappelle ici encore une autre excellente manière d'en tirer un bon parti ; c'est de faire comme un fermier de mes amis, M. François Chapis, qui enterra dans ses champs le fumier de ses étables à mesure qu'il l'en tire. De cette façon, il n'y en a pas une parcelle de perdue. Tout profite aux récoltes, et il est reconnu par tout le voisinage qu'elles sont plus belles dans les champs de M. Chapis qu'ailleurs. Malgré cela, on regarde sans comprendre et sans imiter.

Les deux exemples sont cependant concluants. Je les reproduis pour encourager les cultivateurs à marcher dans la voie tracée soit par M. Nallet, soit par M. Chapis. — MARCEL.

Enseignement agricole mutuel

Voici nos longues soirées d'hiver, époque des rondes de veillées qui rassemblent hommes, femmes et enfants d'un village chez une famille, et cela à tour de rôle. Hé bien, n'existerait-il d'ouvrages d'agriculture ou de journaux agricoles que dans une maison par localité, il suffirait seulement de ne point leur épargner l'honneur de ces rondes ; de les lire, de se les expliquer réciproquement pour faire sans le moindre dérangement une école mutuelle dont les avantages se manifesteraient activement. Combien d'hommes qui n'ont que des contes d'almanach, de jeunes gens qui n'ont sous les yeux que des ouvrages à dévorer leurs yeux, ne substituerait-ils point à ces inutilités les feuilles agricoles qui les mettraient en rapport avec leurs travaux de chaque jour ?

Influence des mauvais chemins sur l'hygiène des animaux domestiques qui les fréquentent

Si la bonne nourriture, les habitations salubres, etc., ont de l'influence sur la santé des bestiaux, le bon état des voies de communication peut aussi contribuer à les entretenir dans un état satisfaisant de santé.

Les chemins vicinaux rendent d'immenses services aux exploitations rurales, qui en sont rapprochées ; mais malheureusement il en est qui sont très-éloignées et qui ne sont servies qu'